

des traits mêmes des impératrices s'avérera plus forte. Ces groupes statuariers privés se maintiendront durant tout l'Empire, leur éventuel déplacement et leur réinstallation en un autre endroit de la ville ne modifiant en rien leur signification et témoignant au contraire d'un réel souci de « dynastische Perpetuierung der geehrten Familien » – ce qui en fait indiscutablement « ein Stück der Stadtgeschichte vergangener Epochen » (p. 139). Les statues féminines qui les composent demeurent, en tout cas, exclusivement celles des femmes de l'élite locale, voire de l'aristocratie de l'Empire ; et l'on ne saurait voir dans le développement de cette pratique statuaire qui les met en scène une quelconque conséquence de la romanisation elle-même, comme cela a parfois été soutenu pour l'Afrique du Nord ; l'érection de ces statues tient uniquement au rang social, au pouvoir et à la puissance économique des personnages honorés. C'est aussi – et ce, dès la fin de l'époque d'Auguste – parce que ces femmes avaient financé la construction de tel ou tel édifice qu'elles reçurent le droit d'y avoir une statue ; c'est leur évergétisme, leur participation active à la vie de la cité qui leur vaut cet hommage – les inscriptions de dédicace le montrent bien. C. Murer a fait justice aussi de l'idée quelquefois défendue qu'il puisse y avoir une différence dans le choix des types statuariers entre les statues honorifiques et les statues funéraires ; ce sont exactement les mêmes types que l'on retrouve dans les deux domaines. Un plan clair et bien structuré sous-tend tout le volume, mais entraîne, du fait même du découpage choisi (région par région, site après site), d'inévitables répétitions qui ne nuisent en rien au cheminement de l'auteur dans l'analyse de ces documents et les conclusions qu'il en tire. La bibliographie est abondante et remarquablement à jour. Un beau et solide travail qui lie fort opportunément histoire de l'art et histoire politique et sociale.

Jean Ch. BALTÿ

Vassiliki GAGGADIS-ROBIN & Pascale PICARD (Ed.), *La sculpture romaine en Occident. Nouveaux regards*. Actes des Rencontres autour de la sculpture romaine 2012. Arles, Errance, 2016. 1 vol. 22 x 28 cm, 421 p., nombr. ill. (CCJ. BIBLIOTHÈQUE D'ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE ET AFRICAINE, 20). Prix : 47 €. ISBN 978-2-87772-599-6.

Sous un titre général se cachent des thématiques très différentes, mais aussi des débats parfois ardu, issus de deux rencontres, l'une au Louvre autour du pseudo-César d'Arles en juin 2012, l'autre à Arles, en octobre, à propos de la sculpture romaine conservée en France. Il a fallu beaucoup de temps aux spécialistes pour déconstruire la fabrication du « César » d'Arles, une instrumentalisation médiatique et idéologique dont on est loin d'avoir démêlé toutes les facettes et qui montre à quel point le scientifique peut être démuné face aux machines à fabriquer des mythes. En 2007, une équipe d'archéologues-plongeurs exhument du Rhône un lot de pièces intéressantes d'époque romaine, dont un portrait, ou plus exactement une tête, de très belle facture que Luc Long, le responsable de la fouille, identifia imprudemment comme étant un portrait de César et qui plus est serait le seul sculpté de son vivant. Les premières images diffusées par les médias, au moment même de la découverte, montraient en fait, d'emblée, le caractère superficiel de cette ressemblance et la parenté du portrait en question avec des séries connues de têtes de notables ou élites

du second triumvirat, voire plus tôt ou plus tard. Mais le mal était fait et l'idée du César d'Arles s'est installée. Mario Denti démonte avec vigueur les mécanismes de construction de cette image de César, dans une contribution sans concessions. Malgré une frilosité qu'on perçoit parfois, la démonstration des scientifiques les plus compétents en matière de sculpture romaine est imparable et la complémentarité de leurs approches, l'approfondissement critique du sujet, la réflexion sur le concept de portrait tardo-hellénistique et tardo-républicain, la contextualisation politique et culturelle, entraînent non seulement l'adhésion, mais plus encore, offrent au lecteur averti un cadre conceptuel et épistémologique renouvelé pour toute étude sur les têtes et portraits de notables de la 2<sup>e</sup> moitié du 1<sup>er</sup> siècle av. n.è. dans le monde romain. Il faut savoir gré à la plupart des intervenants d'avoir élargi le débat, d'avoir pu éviter de se focaliser sur ce portrait précis. Les travaux de Zanker, Balty, Rosso sont particulièrement éclairants à cet égard, et montrent que les visages de ce type se rattachent à des courants multiples, tardo-hellénistiques et aristocratiques. L'idée du *Zeitgesicht*, et de la postérité abondante des *Caesargesichter* en ce compris les *Angleichungen* est avancée, documentée et très intéressante au niveau méthodologique. On en connaît la pratique fréquente dans les bourgeoisies de tous les temps. Ce portrait, au demeurant excellent, n'est pas un portrait d'exception. Jean-Charles Balty le remonterait assez haut vers les années 50-40, comme on pourrait, dans une autre logique, le descendre à la fin du Second Triumvirat. Le réalisme « césarien » de la tête d'Arles soutenu par Paolo Moreno ne convainc guère. Il n'y a pas plus de parenté entre Arles et le buste en schiste de Berlin qu'avec la série des têtes « réalistes » tardo-hellénistiques bien connue. Baumer pense qu'il pourrait s'agir non pas d'un portrait en buste, mais d'une tête détachée, et, rien ne s'opposerait à ce qu'on puisse même y voir *in fine* un portrait funéraire d'affranchi. Le débat n'est pas clos. L'inventeur n'en démord pas, malgré l'accumulation des arguments des scientifiques rassemblés dans la première partie du présent ouvrage. Pourtant la sculpture romaine de la meilleure veine, tout en sensibilité, en tension, en caractère, comme l'évoque Robert Turcan dans une magistrale synthèse, n'est pas déparée par cette tête remarquable. Elle en est même un bel échantillon dans la République finissante. Bianchi Bandinelli avait su montrer en son temps que le portrait dit réaliste de la fin de la République qui en fait idéalise les vertus des familles patriciennes avait fait naître tout un courant plastique, très vite assimilé par les classes bourgeoises et le monde des affranchis qui en assimilèrent les codes. La photo de la première de couverture est due au talent de Philippe Groscaux. Elle rend sensible l'excellence de la facture et le caractère intemporel du sujet. Il ne manque pas de musées, en France et dans le monde, où les portraits romains sont un peu vite identifiés comme ceux de personnalités éminentes, voire d'empereurs et impératrices. La plus grande prudence s'impose en la matière et Jean-Charles Balty a raison d'insister une fois encore sur l'observance indispensable d'une méthodologie très stricte. Beaucoup de têtes attribuées à tel ou tel empereur le sont sur la base d'une ressemblance stylistique et physiognomique rapide et approximative. Souvent il s'agit de contemporains qui « se font la tête de » selon un phénomène de mode, l'« *Angleichung* », toujours d'actualité aujourd'hui. En deuxième partie donc, un bilan intéressant sur les portraits en Gaule qui tantôt met en cause les attributions traditionnelles, tantôt les confortent ou les réhabilite. D'excellentes contributions analysent quelques portraits de Trajan et d'Hadrien ou présentent des portraits de particuliers conservés en France,

certains inédits. Une autre rubrique revient sur les découvertes d'Arles qui comportent d'autres sculptures intéressantes, notamment une remarquable Victoire dont la dorure à la feuille fait l'objet d'un travail de laboratoire éclairant. Un premier bilan des analyses technologiques appliquées aux objets d'Arles apporte son lot d'informations, notamment en ce qui concerne les marbres blancs, de provenances variées avec une prédominance de marbres orientaux (Pentélique, Proconnèse, Dokimeion, Thasos, Aphrodisias, Naxos...). Analyses et restauration ont conjugué leurs efforts pour rendre vie à un Hercule au sanglier d'Erymanthe de belle facture présenté par François Baratte. La troisième partie est un peu disparate, il y est question de sculpture funéraire à Aix, de statues de captif retrouvées à Vaison, de fragments en provenance de Nîmes, des chapiteaux à têtes de Vernègues, de décor de théâtre à Apt, de pièces de Lyon, d'un couvercle de sarcophage à Faucon-de-Barcelonnette, d'un Jupiter à l'aigle d'Avignonet, d'un groupe statuaire à Autun, d'un fonds ancien de portraits dits romains à Besançon dont plusieurs seraient du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la Victoire de Champigny-lès-Langres, d'un Éros de l'amphithéâtre de Metz, d'un sarcophage au chien de chasse de Plouarzel et du thiasse marin de Lillebonne. On trouve en Gaule, en contexte sûr ou connu, d'innombrables témoins de la sculpture romaine déclinée sous de multiples formes. À parcourir ce bel ensemble documentaire, j'en viens à me demander s'il faut encore parler de sculpture « gallo-romaine » impliquant ou sous-entendant une facture provinciale d'intérêt secondaire qui présenterait une unité de style propre en décalage et en mode mineur par rapport à la sculpture « classique ». Même dans la sculpture des provinces du Nord, on peut trouver sensibilité, tension ou drame, émotion contenue ou exprimée, entre *pathos* et *logos*. Le débat autour du « César » d'Arles n'est sans doute pas terminé. Il y a trop d'intérêts en jeu qui n'ont rien à voir avec la problématique scientifique. Mais en l'occurrence, elle a permis dans ce bel ouvrage de rouvrir un débat autrement plus fructueux, celui de la sculpture romaine en Gaule. Georges RAEPSAET

Gérard MOITRIEUX & Pierre TRONCHE, *Saintes, la cité des Santons et Angoulême*. Paris, AIBL, 2017. 1 vol. 23 x 28,5 cm, XXIII-221 p., 186 pl. coul. (RECUEIL GÉNÉRAL DES SCULPTURES SUR PIERRE DE LA GAULE. NOUVEL ESPÉRANDIEU, V). Prix : 60 €. ISBN 978-2-8775-4353-8.

Lentement, mais avec régularité, le *Recueil général des sculptures sur pierre de la Gaule* s'enrichit. Voici le 5<sup>e</sup> volume de cette révision attendue du corpus d'Espérandieu, consacré à la cité des Santons augmentée de l'Angoumois. Près de 400 notices au total, dont 185 pour la ville de Saintes, et pas moins de 60 témoins lapidaires pour Angoulême, ce qui est plus surprenant pour une « petite agglomération ». On multiplie par quatre les notices d'Espérandieu et de Lantier, mais le souci d'exhaustivité fait figurer à l'inventaire des fragments très anodins voir inidentifiables. C'est un choix qu'on peut toutefois justifier. Les auteurs ont pu bénéficier de recueils archéologiques et épigraphiques récents et très documentés, tels la *CAG* (Saintes en 2007), les *ILA Santons* (en 1994), aussi des travaux de Christian Vernou, auxquels les auteurs du volume renvoient constamment. Le projet *NEsp* vise l'exhaustivité en matière de sculpture et une couverture photographique complète, touchant